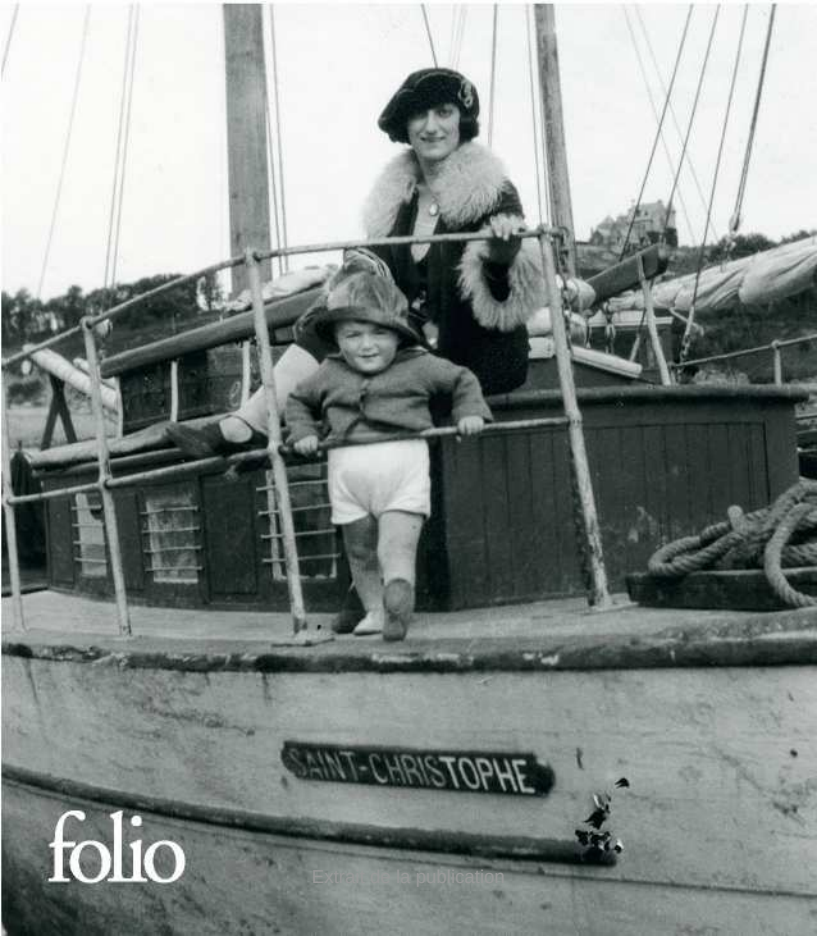
Claude Lanzmann

Le lièvre de Patagonie



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Extrait de la publication

Claude Lanzmann

Le lièvre de Patagonie

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

Né à Paris le 27 novembre 1925, Claude Lanzmann fut un des organisateurs de la Résistance au lycée Blaise-Pascal à Clermont-Ferrand en 1943. Il participa à la lutte clandestine urbaine, puis aux combats des maquis d'Auvergne. Il est médaillé de la Résistance, commandeur de la Légion d'honneur, grand officier de l'Ordre national du Mérite. Il est également docteur honoris causa en philosophie de l'université hébraïque de Jérusalem et de l'université d'Amsterdam.

Lecteur à l'université de Berlin pendant le blocus de Berlin, il rencontre en 1952 Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, dont il devient l'ami. Il n'a jamais cessé depuis lors de collaborer à la revue *Les Temps modernes* : il en est aujourd'hui le directeur. Jusqu'en 1970, il partage son activité entre *Les Temps modernes* et le journalisme, écrivant de nombreux articles et reportages, vivant sans contradiction sa fidélité à Israël, où il s'est rendu pour la première fois en 1952, et son engagement anticolonialiste. Signataire du Manifeste des 121, qui dénonçait, en appelant à l'insoumission, la répression en Algérie, il fut l'un des dix inculpés ; il dirigea ensuite un numéro spécial des *Temps modernes* de plus de mille pages consacré au « Conflit israélo-arabe », dans lequel, pour la première fois, Arabes et Israéliens exposaient ensemble leurs raisons, et qui demeure aujourd'hui encore un ouvrage de référence.

En 1970, Claude Lanzmann se consacre exclusivement au cinéma : il réalise le film *Pourquoi Israël*, destiné en partie à répondre à ses anciens compagnons de luttes anticolonialistes qui se refusaient à comprendre qu'on puisse, ayant voulu l'indépendance de l'Algérie, vouloir la survie d'Israël. Cette œuvre présentait d'Israël une image vraie et

non manichéenne. Elle obtint dans le monde entier un succès critique et public considérable. La première eut lieu aux États-Unis, au Festival de New York, le 7 octobre 1973, quelques heures après le déclenchement de la guerre du Kippour.

Claude Lanzmann a commencé à travailler à *Shoah* au cours de l'été 1973 : la réalisation du film l'a occupé à plein temps pendant douze ans. Dès sa sortie dans le monde entier, à partir de 1985, ce film a été considéré comme un événement majeur, historique et cinématographique tout à la fois. Le retentissement de *Shoah* n'a pas, depuis, cessé de croître. Des milliers d'articles, d'études, de livres, de séminaires dans les universités lui sont consacrés. *Shoah* a obtenu les plus hautes distinctions et a été couronné dans de nombreux festivals.

Après *Pourquoi Israël*, *Shoah*, *Tsahal* et *Un vivant qui passe*, Claude Lanzmann a réalisé *Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures*, consacré à la révolte du camp d'extermination de Sobibor, présenté pour la première fois en sélection officielle hors compétition au Festival de Cannes en mai 2001.

FILMOGRAPHIE :

Pourquoi Israël, 1973
Shoah, 1985
Tsahal, 1994
Un vivant qui passe, 1997
Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures, 2001
Le rapport Karski, 2010

Pour mon fils Felix
Pour Dominique

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Au cœur de l'après-midi, le soleil l'illuminait tel un holocauste sur les gravures de l'histoire sacrée. Tous les lièvres ne se ressemblent pas, Jacinto, et ce n'était pas son pelage, crois-moi, qui le distinguait des autres lièvres, pas plus que ses yeux de Tartare ou la forme capricieuse de ses oreilles. C'était quelque chose qui allait bien au-delà de ce que nous, les hommes, appelons personnalité. Les innombrables transmigrations de son âme lui avaient appris à se rendre invisible ou visible dans les moments propices à la complicité avec Dieu ou quelques anges audacieux. Pendant cinq minutes, à midi, il faisait toujours une halte au même endroit dans la campagne. Les oreilles dressées, il écoutait quelque chose.

Le bruit assourdissant d'une cataracte qui fait fuir les oiseaux et le crépitement d'un bois en feu qui effraie les animaux les plus téméraires n'auraient pas dilaté autant ses yeux. La rumeur fantasque du monde qu'il gardait en mémoire, peuplée d'animaux préhistoriques, de temples semblables à des arbres secs, de guerres vaines et inopportunes, le rendait plus capricieux et plus sagace. Un jour il s'arrêta comme à l'accoutumée, à l'heure où le soleil donnant à pic empêche les arbres de faire de l'ombre, et il entendit aboyer non pas un chien, mais beaucoup de chiens, dans une course folle à travers la campagne. D'un bond le lièvre traversa le chemin et se mit à courir. Les chiens le prirent en chasse dans la plus grande confusion. « Où allons-nous ? » criait le lièvre d'une voix tremblante, vive comme l'éclair. « À la fin de ta vie », criaient les chiens d'une voix de chien […].

La Liebre dorada, de Silvina Ocampo
Le Lièvre doré, traduit de l'espagnol (Argentine)
par Élisabeth Pagnoux

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

J'ai beaucoup écrit, la main à la plume, au long de ma vie. Pourtant j'ai entièrement dicté ce livre, pour sa majeure partie à la philosophe Juliette Simont, mon adjointe à la direction de la revue *Les Temps modernes*, en même temps ma très proche amie, et, quand Juliette était empêchée par son propre travail, à ma secrétaire, Sarah Streliski, talentueux écrivain. C'est qu'il m'est arrivé une étrange et, je crois, assez rare aventure : au contraire de la plupart des amis de ma génération qui persistent à s'en tenir orgueilleusement à leur stylo et à leurs pattes de mouche, j'ai découvert, lorsqu'on m'a offert un ordinateur après la sortie de mon film *Shoah*, les possibilités formidables et ludiques de cette machine, dont j'ai appris lentement à me servir, puis acquis la maîtrise, non pas dans tout ce qu'elle proposait, mais au moins dans les fonctions qui m'étaient utiles. Lorsque je dictais à Juliette assise auprès de moi, tous deux devant un large écran, je trouvais miraculeuse l'objectivation immédiate de ma pensée, parfaite au mot près, sans ratures ni brouillon. Finis les problèmes que m'a toujours posés ma propre écriture, changeante à mes

yeux selon l'humeur, la nervosité ou la fatigue, quoi que m'en aient dit ceux qui la jugeaient belle. Il m'arrivait souvent d'être écœuré par ma graphie, que je trouvais, pour reprendre un mot de Sartre à propos de la sienne, « gluante de tous mes sucs » — il a tant écrit qu'il devait tout de même savoir de quoi il parlait. Un défaut dirimant m'interdisait pourtant le passage plénier à la modernité. Sautant sans médiation de la plume à l'ordinateur, ayant radicalement ignoré les machines à écrire, je travaillais, lorsque je m'y essayais seul, beaucoup trop lentement : je tapais d'un seul doigt sur les touches du clavier, je parvenais peut-être à l'objectivation, mais ce qui est possible pour un rapport de police ne l'était pas pour l'ouvrage que je projetais, mes hachures désynchronisaient ma pensée, en tuaient l'élan. Si je voulais mener à bien la tâche effrayante devant laquelle je renâclais année après année, il me fallait un prolongement de moi-même, c'est-à-dire d'autres doigts. Ce furent ceux de Juliette Simont. Mais le rôle de Juliette ne s'arrête pas à la frappe, sauf à donner à ce mot son plein sens. Il est vrai, on m'a dit mille fois, de mille côtés, que je devais à tout prix écrire ma vie, qu'elle était assez riche, multiple et unique pour mériter d'être rapportée. J'en étais d'accord, j'en avais le désir, mais après l'effort colossal de la réalisation de *Shoah*, je n'étais pas sûr d'avoir la force de m'attaquer à un travail de si grande ampleur, de le vouloir vraiment. C'est alors que Juliette se mit à frapper ou, ce qui est pareil, à insister pour que je passe à l'acte, en finisse avec l'atermoiement illimité. Je lui dictai donc un jour la première page avec

Extrait de la publication

facilité, mais attendis des mois pour atteindre la seconde, d'autres tâches importantes et urgentes prenaient le dessus. Je m'y remis mais ne travaillai à fond qu'au cours des deux dernières années. Juliette, tandis que je dictais, faisait preuve d'une patience infinie, respectait mes silences réflexifs, fort longs parfois, sa propre présence silencieuse et complice étant elle-même inspirante. On comprend que je viens de lui témoigner ma gratitude.

Je dois dire aussi ma reconnaissance à Sarah, qui sut être aussi patiente que Juliette, et à mes premiers lecteurs, Dominique, Antoine Gallimard, Éric Marty et Ran Halévi, qui m'encouragèrent de leur approbation.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE I

La guillotine — plus généralement la peine capitale et les différents modes d'administration de la mort — aura été la grande affaire de ma vie. Cela a commencé très tôt. Je devais avoir à peine douze ans, le souvenir de cette salle de cinéma de la rue Legendre, dans le XVIIe arrondissement de Paris, avec ses fauteuils rouges et ses dorures ternies, demeure en moi étonnamment présent. Une bonne avait profité de l'absence de mes parents pour m'y emmener. Le film qu'on donnait ce jour-là était *L'Affaire du courrier de Lyon*, avec Pierre Blanchar et Dita Parlo. Je n'ai jamais su ni cherché à savoir le nom du metteur en scène, il était sûrement très efficace car certaines scènes ne m'ont jamais quitté : l'attaque de la patache du courrier de Lyon dans une sombre forêt, le procès de Lesurques, innocent et condamné à mort, l'échafaud dressé au centre d'une grande place, blanche dans ma mémoire, le couperet qui s'abat. On guillotinait alors, comme sous la Révolution, en public. Pendant des mois, vers minuit, je me réveillais en proie à des terreurs effroyables, mon père devait se lever, venir dans ma chambre, me caresser le front et

Extrait de la publication

les cheveux baignés d'angoisse, me parler, me calmer. On ne me coupait pas que la tête, il arrivait aussi qu'on me guillotinât « en longueur », si je puis dire, au sens où l'on dit « scieur de long » pour les bûcherons ou « hommes 40 — chevaux (en long) 8 », étonnante prescription affichée aux portes des wagons de marchandises qui, en 1914, servirent à acheminer hommes et bêtes au front et à partir de 1941 les Juifs vers les lointaines chambres de leur dernier supplice. On me débitait en tranches, plates comme des planches, d'une épaule à l'autre, en passant par le sommet du crâne. La violence de ces cauchemars avait été telle qu'adolescent et même adulte, craignant de les ressusciter, je détournais ou fermais superstitieusement les yeux chaque fois que dans un manuel d'histoire, un livre, un journal, la guillotine était représentée. Je ne suis pas sûr de ne pas le faire encore aujourd'hui. En 1938 — j'avais treize ans —, l'arrestation et les aveux d'un assassin allemand, Eugen Weidmann, tinrent la France entière en haleine. Je sais toujours, sans avoir aucun besoin de rafraîchir ma mémoire, le nom de quelques-unes de ses victimes (il tuait froidement pour voler et ne pas laisser de témoins) : la danseuse Jean de Koven, un certain Roger Leblond, d'autres encore qu'il enterrait dans la forêt de Fontainebleau ou dans les bois, bien nommés, de Fausses-Reposes. Les actualités cinématographiques montraient avec un grand luxe de détails les enquêteurs fouillant les taillis, exhumant les corps. Weidmann fut condamné à mort et guillotiné devant la porte de la prison de Versailles au cours de l'été qui précéda la guerre. Il y a des

Extrait de la publication

photos célèbres de cette décapitation. J'ai voulu, bien plus tard, les regarder, je l'ai fait longuement. Ce fut la dernière exécution publique en France. L'échafaud désormais — et ce jusqu'en 1981, année où, à l'instigation de François Mitterrand et de Robert Badinter, la peine de mort fut abolie — serait dressé dans la cour des prisons. Mais à treize ans, Weidmann, Lanzmann, la terminaison identique de son nom et du mien me faisait présager un funeste destin. Rien d'ailleurs, à l'instant où j'écris ces lignes et à un âge en principe avancé, ne me garantit absolument contre cette issue : la peine de mort peut toujours être rétablie, il suffit d'un changement de majorité, d'un vote, d'une grande peur. Et elle est loin d'être abolie partout dans le monde, voyager est dangereux. Je me souviens avoir parlé avec Jean Genet (à cause de la dédicace de *Notre-Dame-des-Fleurs* à un guillotiné de vingt ans : « Sans Maurice Pilorge dont la mort n'a pas fini d'empoisonner ma vie… », à cause de Weidmann aussi puisque le livre s'ouvre par son nom même : « Weidmann vous apparut dans une édition de cinq heures, la tête emmaillotée de bandelettes blanches, religieuse et encore aviateur blessé… ») de ma hantise ancienne de mourir entre les bois dits de justice. Il m'avait sèchement répondu : « Il est encore temps. » Il avait raison. Il ne m'aimait guère, je le lui rendais bien.

Je n'ai pas de cou. Je me suis souvent demandé, dans une nocturne cénesthésie anticipatrice du pire, où le couperet, pour m'étêter proprement, devrait s'abattre. Je ne trouvais que mes épaules et la posture de défense agressive, forgée nuit après nuit dans

les cauchemars qui suivirent la scène primitive de la mort de Lesurques, les avait changées en *morrillo* de taureau de combat, tellement impénétrable qu'il faisait rebondir la lame, la renvoyant à son point de départ, affaiblissant, de rebond en rebond, son efficace originaire. Tout se passe comme si, au fil du temps, je m'étais « raccourci » pour ne pas laisser au tranchant de la « veuve » un lieu opportun et la chance de le faire lui-même. On exprime cela autrement dans le langage de la boxe : j'ai grandi en *crouch*, courbure du torse si prononcée que les poings adverses glissent sans cogner vraiment.

La vérité est que, tout au long de ma vie et sans aucun répit, les veilles (si j'étais averti, ce qui fut souvent le cas pendant la guerre d'Algérie) ou les lendemains d'exécution capitale furent des nuits et des jours d'alarme, au cours desquels je me contraignais à devancer ou à revivre pour moi-même les derniers moments, heures, minutes, secondes des condamnés, quelles qu'eussent été les raisons du verdict fatal. Les pantoufles de feutre des matons glissant silencieusement dans le couloir de la mort, le claquement soudain des verrous de la cellule, le réveil en sursaut du prisonnier hagard, le directeur, le procureur, l'avocat, le prêtre, le « soyez courageux », le verre de rhum, la remise au bourreau et à ses aides avec le passage immédiat à la violence nue et l'accélération brutale de la séquence ultime : bras retournés à force et ligotés dans le dos, chevilles grossièrement entravées d'un bout de corde, chemise échancrée en trois coups de ciseaux pour dégager le cou, l'homme empoigné, arraisonné, traîné plus que

Extrait de la publication

marchant, pieds raclant le sol, jusqu'à la porte brusquement ouverte sur la Machine, dressée, haute, en attente, dans l'aube blême de la cour de prison. Oui, je sais tout cela. Avec Simone de Beauvoir, convoqués vers neuf heures du soir par Jacques Vergès, qui nous apprenait qu'un Algérien serait exécuté au petit jour à Fresnes, à la Santé, à Oran ou à Constantine, nous avons passé des nuits à chercher quelqu'un qui puisse intercéder au téléphone auprès d'un autre qui à son tour… oserait réveiller le général de Gaulle et le supplier d'épargner à la dernière seconde le malheureux auquel, précisément, il avait refusé la grâce, l'envoyant en pleine conscience à l'échafaud. Vergès était alors à la tête d'un « collectif » d'avocats du FLN qui pratiquaient ce qu'ils appelaient « la défense de rupture », ne reconnaissant pas aux tribunaux français le droit de juger les combattants algériens, ce qui avait pour conséquence d'expédier plus prestement certains de leurs clients à la guillotine. Une nuit, très tard, le Castor et moi, habités de la même extrême urgence, réussîmes, sous l'œil froid de Vergès, à alerter François Mauriac. Un homme allait mourir, il fallait le sauver, ce qui avait été fait pouvait encore être défait. Mauriac comprit tout, mais il savait qu'on ne réveillait pas de Gaulle et que de toute façon cela n'aurait rien changé. Il était trop tard, absolument. Pour Vergès, qui connaissait parfaitement la vanité de nos démarches, notre présence dans son cabinet, ces nuits d'exécution, ressortissait à une stratégie politique. Nous y consentions puisque nous militions depuis le début pour l'indépendance de l'Algérie, mais le sentiment de l'irrémédiable l'emportait chez

moi sur tout le reste, croissant insupportablement à mesure qu'approchait l'heure fatidique. Le temps se dédoublait et s'opposait à lui-même tel le galop au ralenti : cette mort programmée n'en finissait pas d'advenir. Comme dans l'espace où Achille ne rattrapera jamais la tortue, minutes et secondes se divisaient à l'infini, portant à son acmé la torture de l'imminence. Vergès, prévenu par téléphone, y mettait fin, nous nous retrouvions au petit matin sous la pluie, Simone de Beauvoir et moi, défaits, vidés, coupés de tout projet, comme si la guillotine avait aussi décapité notre avenir.

Lorsque, pour terrifier son peuple et décourager toute tentative ultérieure de complot contre lui, Hitler ordonna d'exécuter à la chaîne les conjurés du 20 juillet (1944), il s'avéra que la cadence à laquelle les bourreaux seraient alors contraints d'officier compromettrait la précision et la concentration requises par l'antique geste de la décapitation à la hache, mode ordinaire d'administration de la peine capitale en Allemagne. Le 22 février 1943, les héros de La Rose blanche (Die Weisse Rose), Hans Scholl, sa sœur Sophie et leur ami Christoph Probst, moururent à vingt ans sous la hache du bourreau de la prison de Stadelheim à Munich après un procès expéditif de trois heures conduit par l'accusateur public du Reich, le sinistre Roland Freisler, venu tout exprès de Berlin. Ils furent mis à mort dans une cave de Stadelheim aussitôt le verdict prononcé et Hans, en posant sa tête sur le billot rouge du sang de sa sœur, hurla : « Vive la liberté ! » Je ne puis voir aujourd'hui encore leurs beaux visages pensifs, à tous trois, sans que les lar-

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE LIÈVRE DE PATAGONIE, 2009 (Folio n° 5113)

Chez d'autres éditeurs

SHOAH, *Fayard* (Folio n° 3026)

Extrait de la publication

Le lièvre de Patagonie Claude Lanzmann

Cette édition électronique du livre
Le lièvre de Patagonie de Claude Lanzmann
a été réalisée le 29 mars 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070437788 - Numéro d'édition : 240824).
Code Sodis : N41992 - ISBN : 9782072399800
Numéro d'édition : 228513.

Extrait de la publication